

UNE ANTHROPOLOGIE DES LIEUX DE COMMUNICATION

PRÉSENTATION DU DOSSIER

Gérard Derèze et Jean Lohisse¹

Si aujourd'hui, il est peut-être un peu moins indispensable de défendre et d'explicitier la place spécifique et l'importance du *fieldwork* dans les recherches en sciences de l'information et de la communication, c'est probablement parce que –au fil des recherches, des textes et des apparitions de cours universitaires– les approches empiriques ont peu à peu réussi à démontrer leur intérêt, leur validité et leur irréductibilité.

Dans le champ des études portant sur les phénomènes de communication, les voies radicalement empiriques qui semblent s'ouvrir restent néanmoins précaires. L'environnement scientifique général n'accorde encore que peu de "salut" en dehors de la logique hypothético-déductive (établie et validée le plus souvent en d'autres

¹ Professeurs au Département de communication de l'Université catholique de Louvain.

lieux et pour d'autres horizons scientifiques) et le contexte plus disciplinaire entérine – par survalorisation – la domination spéculative.

On peut adhérer au point de vue d'Yves Winkin qui, à la suite d'auteurs aussi reconnus qu'illustres, définit la communication comme la face "performance" de la culture et soutient que "l'anthropologie de la communication ne se définit pas par rapport à un objet empirique"¹. Dès lors, bien plus qu'une anthropologie thématique (qui se définit par son objet), l'anthropologie de la communication serait fondamentalement perspectiviste, c'est-à-dire qu'elle se définirait essentiellement par son "cadre" (pris dans un sens goffmanien).

Tout en adhérant à cette volonté de positionnement, il nous paraît néanmoins important de mettre en œuvre et de valoriser des approches concrètement et thématiquement implantées. En effet, on sait depuis les travaux des sociologues de l'École de Chicago que :

la société moderne (...) [est] définitivement conçue comme une société complexe, soumise à un degré inédit de changement, de communication et de vitesse. Une société où la production ne cesse d'augmenter, les marchandises de se multiplier et le brassage des hommes, appartenant à différentes traditions culturelles, de s'étendre².

Dans ce contexte social et de recherche, il nous a semblé pertinent et intéressant de rassembler des études concrètes qui ont en commun l'objectif de se centrer sur des lieux de communication. Appréhendables empiriquement, ces lieux³ de communication offrent aux chercheurs toute la diversité de leurs situations particulières et aussi – ce qui est essentiel – des possibilités comparatives. C'est d'ailleurs en cela que le "regroupement" et la confrontation d'études thématiques peuvent contribuer à l'enrichissement et au fondement empiriques du paradigme perspectiviste.

¹ Y. WINKIN, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris, Bruxelles, De Boeck, 1996.

² D. MARTUCELLI, *Sociologies de la modernité*, Gallimard, coll. «Folio essais», 1999, pp. 435-436.

³ On pourrait aussi – d'une façon plus générale, mais aussi plus diversifiée – parler d'espaces au sens de de Certeau, de trajectoires, de voyages, d'itinéraires, de terrain... voire de non-lieux au sens d'Augé.

Nous n'aborderons pas dans ce numéro le vaste et important débat portant sur le rôle joué par la restitution, le récit et le langage dans la formation des idées et des interprétations anthropologiques. Cependant, il paraît indispensable, d'entrée de jeu, de revenir très succinctement sur ce qui peut être considéré comme la pratique fondatrice de la démarche ethnologique, à savoir l'observation.

Dans son approche des "conditions sociales de l'attestation personnelle", Renaud Dulong montre clairement comment "un impératif anthropologique a correspondu à un besoin concret dans une phase de [développement] de la science expérimentale"¹ :

Longtemps avant l'invention de la caméra, l'objectivité des événements allait déjà de soi et était postulée, comme allant de soi la possibilité de leur observation et de leur description exacte. La révolution épistémologique contemporaine de l'émergence de la science moderne a engendré indirectement une conception déterministe de l'événement. Les pratiques d'observation et de description des expériences (...) présupposent que tout événement est entièrement défini au moment de son occurrence par l'ensemble des faits que pourrait percevoir n'importe quel observateur. Autrement dit, ce qui s'est passé est indépendant des modalités de saisie et d'enregistrement. Dans sa quête de descriptions parfaitement reproductibles, l'exploration scientifique appelait par ailleurs un modèle anthropologique de l'observateur corrélatif de ce principe d'objectivité du monde : l'homme est capable de décrire objectivement les choses, il doit être éduqué à cette fin. Il peut soumettre à la critique² les médiations entre la réalité observée et ses descriptions³.

En suivant le même auteur qui, pour la circonstance, se réfère à Taylor, on peut définir "cette orientation comme [étant] du néo-stoïcisme : les passions faisant obstacle à la raison, l'esprit rationnel est invité à se désinvestir des objets et des événements"³.

Même si on sait que cette vision néglige les mobiles, les plaisirs, les aléas, les émotions et finalement, d'une certaine façon, la situation

¹ R. DULONG, *Le témoin oculaire*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1998, p. 31.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 32.

d'observation et le lieu de communication observé eux-mêmes, cette "perspective objectiviste" n'en demeure pas moins un élément –souvent posé en terme d'idéal– actif dans le champ de la recherche aujourd'hui. Et, d'une certaine façon, elle est précieuse dans la mesure où elle rappelle la nécessité de la mise en œuvre de procédures d'objectivation (explicitées et donc rendues disponibles pour la critique). En effet, si la tentative ethnographique ou ethnologique dans le champ de la communication prend radicalement en compte l'indexicalité des situations analysées et la part de subjectivité inhérente à l'engagement (au sens goffmanien ici aussi) du chercheur, elle doit également tendre vers un objectif s'ouvrant à une approche transsituationnelle.

C'est peut-être dans ce sens que l'anthropologie de la communication rencontrera le mieux sa posture (son paradigme) perspectiviste, puisqu'elle pourra, sans être une entreprise de *déterritorialisation* ou de *désituationnalisation*, devenir une tentative à la fois multisituationnelle –se nourrissant d'un grand nombre de situations étudiées–, suprasituationnelle –cherchant à dépasser la singularité des situations étudiées– et potentiellement productrice de typologies analytiques.

Cependant, même dans cette perspective (*macro, trans, multi, supra...*) toute tentative théorique (du particulier –des particuliers– au global) devra être conçue comme inachevée et a-dogmatique. Et, à ce propos, nous pouvons partager l'avis de L. Moreau du Bellaing lorsqu'il met en garde contre les velléités hégémoniques et reconnaît (du moins partiellement et avec une certaine supériorité qui paraît quelque peu teintée de condescendance) les apports d'une approche qui diverge radicalement de la sienne :

Les empiristes en restent à ce que les philosophes appellent la doxa. Ils dérivent leurs interprétations des faits eux-mêmes et de l'organisation des faits (...). Que les apports de la doxa soient déjà importants pour une recherche, bien des travaux de sociologie et de sciences sociales actuels peuvent en témoigner. Rien ne s'oppose à ce qu'un chercheur s'arrête à la doxa, mais à condition de ne pas prétendre que c'est cela et cela seulement la sociologie¹.

¹ L. MOREAU DE BELLAING, *L'empirisme en sociologie*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 56.

Loin de nous l'idée de prétendre que le travail que nous essayons de faire et que les travaux que nous présentons dans ce numéro constituent, à eux seuls, l'espace scientifique légitime d'une anthropologie de la communication. Il y a d'autres voies, d'autres regards, d'autres horizons. Mais il y a aussi place pour ce que nous tentons de mettre en œuvre, c'est-à-dire des démarches fondamentalement empiriques où le degré et l'exigence de mobilisation du regard et de l'attention sont élevés. Des travaux semblables ouvrent la voie à des possibilités d'interprétation spécifiques de notre vie en société.

Tout cela n'est bien sûr pas neuf, mais cela mérite d'être répété surtout au moment où des approches empiriques, *ethno* et concrètes semblent s'implanter, avec plus de légitimité, dans le champ (institutionnel et académique) francophone des sciences de l'information et de la communication.

À l'exception de l'article qui ouvre le numéro et qui tente de cerner de façon plus globale quelques questions centrales pour l'anthropologie de la communication, tous les textes réunis dans ce dossier abordent de front des situations concrètes et des lieux de communication en n'évitant pas de poser les questions qui s'imposent tant d'un point de vue pratique qu'épistémologique.

De Cannes aux îles grecques en passant par Treignes ou Waterloo, les champs d'observation sont divers et multiples et pourtant potentiellement cumulatifs –du point de vue scientifique– dans la mesure où on prend la peine d'y découvrir les hommes et les femmes qui y vivent et communiquent, dans la durée ou dans l'instant.

Avant de suivre le "conseil des ethnométhodologues [et] de cesser le plus rapidement possible [de discourir] sur l'ethnométhodologie pour passer aux analyses ethnométhodologiques"¹, il nous reste à formuler un souhait.

Que les textes qui suivent soient aussi une invitation aux chercheurs, aux lecteurs et à nous tous de réintroduire dans nos

¹ J. WIDMER, *Langage et action sociale*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg, 1986, p. 28.

travaux, voire de revendiquer avec force et conviction, la nécessaire prise en compte du *temps qui passe*.

On suspecte les flâneurs, on les presse d'y aller, on leur demande de circuler et bientôt, il ne restera peut-être plus que quelques professionnels dont le métier, justement, tient tout entier dans la lenteur¹.

¹ P. DIBIE, *La passion du regard*, Paris, Métailié, 1998, p. 176.